

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 8

Artikel: Chez nous : à l'inspection
Autor: Chamot, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220898>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le jour de boucherie demande un grand concours de bonnes volontés. La tante Fanchette, par exemple, est unique, au village, pour préparer la tête marbrée que son voisin M. Plud'hun, professeur retraité, s'obstine à nommer « fromage de cochon », vocable incompréhensible pour nos oreilles. Des personnages jouant leur rôle dans les affaires du pays, ne dédaignent pas, tels les souverains sacrificateurs de l'antiquité, venir porter le couteau dans les lards moelleux et dépecer cette belle chair rose et blanche, rappelant les lys et les roses. Un mandataire du peuple à Lausanne et à Berne, s'il vous plaît, homme jovial, serviable (pour ne pas parler d'autres qualités indispensables à la politique), dont le souvenir persiste, bien vivant, au Pied du Jura, se mettait volontiers au service de ses concitoyens pour le jour de boucherie. Mais il faisait ses réserves, en député concientieux, pour le cas où la solennité coïnciderait avec les sessions parlementaires. On raconte bien, dans la récente biographie de M. Gladstone, que l'illustre homme d'Etat ceignait le tablier et retroussait ses manches pour mettre la main à la confection, qui est un rite de l'autre côté de la Manche, du pouding de Noël...

A Lausanne, la capitale, il n'y a pas si vieux qu'on égorgait encore les cochons sur la voie publique (pas à St-François ou à la rue de Bourg, cela va sans dire), mais dans nos venelles amicales et tortueuses. Le père Guintz, de légendaire mémoire, y buvait à longs traits non seulement le petit blanc, compagnon obligé de la fricassée, les jours de boucherie, mais la vraie gloire. C'était ses grandes journées, épices de facéties et de calembours.

Le cochon constitue aussi, soit dit sans plaisanter, un signe de l'ascension sociale des ménages besogneux à la campagne: journaliers, tout petits agriculteurs, humbles artisans. Lorsqu'un de ces modestes mais combien respectables travailleurs arrive à engranger un porc, c'est un pas de fait et un tout sérieux. « Il a fait boucherie » annonce-t-on le soir à la « fruitière », cela vaut dire travail, épargne, et aussi le coup d'épaule qu'un voisin plus à l'aise vous donnera.

Le porc, pourvoyeur de nos ménages, pourvoyeur de crédit. Monselet, qui lui consacra des vers admirables eut raison :

Comme dans notre orgueil nous sommes bien venus A vouloir, n'est-ce pas, te reprocher ta fange ? Adorable cochon, animal roi ! — cher ange !

ARMAND, TU PARLES !...

ARMAND, pour l'appeler ainsi, est un fonctionnaire retraité vivant en chair et os en nos parmi nous. De puissante carrure et de constitution extraordinairement robuste, il est un véritable hercule et nargué de ses 73 ans révolus la fuite du temps, aussi ne lui procurez-vous pas un mince plaisir lorsque, trompé par les apparences, vous retranchez en toute bonne foi trois à quatre lustres de son âge.

Armand possède, comme tous les caractères bien marqués, des amis et des ennemis. Ses amis se recrutent parmi ceux qui ne le prennent pas à la lettre et qui s'amusent de ses travers et de son entrain. Ses ennemis sont ces hommes à tempérament sanguin que son grain de vartardise fait sauter en l'air, car, il faut bien le reconnaître, Armand manifeste fréquemment, comme les enfants mal élevés, une jactance peu commune. Il sait et fait tout mieux que ses compagnons et quand le destin daigne le favoriser en quelques manière, vous le voyez emboucher les trompettes de la renommée et publier l'événement à tous les vents. N'allez pas le contrecarrer sérieusement, sinon malheur à vous ; pendant des mois, toutes les bavettes de la ville retentiront des échos de votre querelle. D'autre part, s'il est en veine de plaindre et qu'aucun fait nouveau n'alimente la conversation, Armand ressassera pour la centième fois les prouesses de sa jeunesse. Brillant gymnaste, chanteur au gosier profond, il était alors répandu un peu dans tous les milieux de la ville. Après une joyeuse agape, telle qu'on savait les organiser dans le bon vieux temps, les flagor-

neurs et ceux qui aimait à rire aux dépens d'autrui, ne manquaient jamais, derrière son dos, de tirer les ficelles. Toujours prêt à s'afficher, le bel Armand ne se faisait aucunement prier pour accomplir les tours les plus abracadabrant. C'est ainsi qu'à diverses reprises il escalada en pleine nuit, sans trop de peine, deux étages pour aller vider les pots de lait que de bonnes ménagères avaient placés à l'air frais sur le rebord extérieur de la fenêtre. S'arrogeant des droits de propriétaire, il se permit de remiser des véhicules de différentes grandeurs tantôt sous la Grenette, tantôt dans les eaux du lac. Et jamais le commissoire Potterat ne réussit à lui mettre la main au collet !

L'ami Armand a eu de tout temps l'habitude de passer la plupart de ses soirées à la pinte. C'est pour lui un besoin, non pas qu'il ait le foie tourné du côté du soleil, mais parce qu'il aime passionnément à s'entendre pérorer et à donner son avis sur toutes choses connues et inconnues. Du dimanche au vendredi, malgré les répétitions des deux sociétés de chant auxquelles il appartient encore, il se rentre relativement de bonne heure, le cercle des auditeurs étant, ces jours-là, plutôt clairsemé. En revanche, le samedi soir, jour de grande affluence, se sentant stimulé de droite et de gauche, il a l'habitude de s'oublier régulièrement. Autrefois, Louise, sa femme, l'attendait en vain le samedi jusqu'à une heure fort avancée de la soirée. Les premiers temps de leur mariage, Louise patienta. Plus tard, lorsque l'amour, un peu écorné par les vicissitudes de la vie commune, fut moins enclin aux concessions, la brave femme, qui bûchait drû tant que la journée était longue, commença à laisser percer sa mauvaise humeur et à trouver de mauvais goût ce besoin constant d'épanchement hors de son chez soi. Plus tard encore, ses bonnes paroles restant vaines, elle éleva le ton. Deux, trois fois, Armand revendiqua de son côté, sur le même air de fausset, sa liberté d'homme fait. Glapies en mineure, ces mélodies poussées dans les hautes notes, devinrent criardes à l'excès. Il y eut même des éclairs et du tonnerre, mais pas de grêle cependant, car on se respectait mutuellement et ni l'un ni l'autre n'était au courant des dernières créations de la musique moderne. Huit jours après une symphonie de première grandeur, Armand, ne voulant pas céder devant les éclats de voix de sa digne épouse, s'en revint au logis une bonne heure plus tard que d'habitude. En route, il se prépara à faire face à l'orage qu'il sentait s'amonecer à l'horizon. Il taperait du poing sur la table sans se gêner et parlerait si fort que sa femme, par égard pour les autres locataires, serait bien obligée de renégocier sa langue pointue. Rasséréné par cette perspective, il monta les escaliers de son logement avec aplomb et entra dans la chambre à coucher en frappant du talon, signe infaillible de son humeur belliqueuse. Saisir une allumette, s'avancer vers la table qui occupait le milieu de la pièce et allumer la lampe à pétrole qui s'y trouvait placée, fut l'affaire de deux mouvements et de trois temps. Et maintenant, en avant le concert ! Par galanterie sans doute, il voulut laisser à Madame l'honneur du prélude. Dans ce but, il se tourna de son côté, attendant qu'elle ait entonné les grands accords. Mais, Louise faisait face à la muraille et ne paraissait nullement se préoccuper de son incorrigible Armand. Celui-ci, plus que surpris par cette réception imprévue, refléchit un instant. Ne trouvant aucune solution au problème, il prit la lampe et soigneusement, gravement, se mit en devoir de faire le tour de la chambre, examinant chaque coin et recoin comme s'il y cherchait un objet perdu. Louise, sentant qu'il se passait quelque chose d'insolite, guigna par dessus l'épaule, se retourna enfin tout à fait et, fort intriguée, contempla cette grosse silhouette mouvante qui se profilait sur la paroi et dont l'ombre dansait au plafond ; elle chercha, elle aussi, la solution du problème, puis de guerre lasse, apostropha son mari d'un ton très sec en lui demandant :

— Qu'est-ce que tu cherches ?

Armand, courbaturé par tant de génuflexions,

se redressa soulagé et dans un profond soupir exhala cette brève réponse :

— Ta langue !

Louise, sans rien répondre, se retourna du côté de la muraille en se disant que vis-à-vis de fanfarons et de grands parleurs, c'est évidemment le silence absolu qui fait le plus d'impression. La brave femme avait raison, car malgré les 40 ans qui nous séparent de cette nuit mémorable, Armand narre encore, comme si la chose datait de hier, les péripéties de cette rencontre où il sut agir avec un incontestable humour, fait que nous voulons bien concéder puisque cela est nécessaire à son honneur. Aimé Schabzigre.

SOYEZ DE BONNE HUMEUR

Le meilleur conseil à donner pour la conduite de la vie est un remède de bonne femme. Je le formule ainsi :

Soyez de bonne humeur.

Un point, c'est tout.

D'abord, la bonne humeur exclut la méchanceté. Et la meilleure ligne de conduite est celle toute blanche, toute droite, toute lumineuse que trace la bonté.

Pas la bonté avec un B majuscule, la bonté dont on fait des livres, des drames, des déclamations et de la politique. Mais la vraie, la lumineuse, la tendre, la spirituelle, la simple bonté.

C'est difficile d'être bon quand on est harangué et maussade.

Un méchant, un vrai méchant, n'a jamais pousé un vrai éclat de rire.

Soyez de bonne humeur !

N'allez pas entre les devoirs de la vie tête basse et genoux tremblants comme un cheval de fiacre entre ses branards.

Vivez joyeux selon l'éternel conseil du maître.

Ne croyez point que la mélancolie soit une attitude et la gravité une force.

Opposez aux embûchements journaliers le bouclier de votre bonne humeur ; il sera d'airain contre ces coups d'épingle.

Haussez souvent les épaules et ne vous mettez jamais en colère.

Enfin, ayez un bon estomac et méfiez-vous des conseils en songeant qu'ils sont souvent intéressés, souvent donnés à la légère et que l'on trouve en soi-même d'excellentes inspirations parce que ce n'est pas votre cœur qui bat dans la poitrine des autres. Voilà ! Henry Duvernois.



A L'INSPECTION

G'ETAIT jour d'inspection à Goumoens-le-Taulard, et le détachement était aligné dans la cour du collège. Le major feu X..., que beaucoup d'entre nous ont connu, en particulier ceux qui approchent de la cinquantaine ou qui la dépassent, fonctionnait comme inspecteur d'armes. Il avait une façon à lui de souligner toutes ses remarques ou observations par des traits d'esprit qui n'étaient pas toujours du goût de ceux à qui ils étaient adressés. On connaissait ses petites manies et on lui pardonnait d'autant plus que c'était un parfait brave homme qui, sous des allures de sévérité, cachait un bon cœur. Il n'avait pas de prédilection marquée pour les armes spéciales (tous ceux qui n'avaient pas de fusil), et détestait franchement les trompettes, qu'il traitait de fainéants et de saoûlons, ce qui était à notre hâte avis exagéré. Aussi, il réservait ce qu'il avait de plus épice pour ces derniers.

Comme d'habitude, chacun passait à son tour pour faire vérifier son arme puis s'en retournait dans le rang.

Le Carabinier Lecoitron était devant le major, qui, ayant de passer à l'examen de son arme, le

touait par dessus ses lorgnons et s'était particulièrement arrêté à sa tête qui était ornée d'une splendide chevelure rouge, un vrai feu d'artifice !

Cette inspection terminée, il introduisit le petit miroir dans le canon du fusil pour vérifier si tout était conforme, puis dit à Lecoiron, avec un accent vaudois très prononcé et en roulant les r. r. r. r. . . :

« Votre fusil est comme vous, il a le poil tout rouge ! Vous me ferez vingt-quatre heures pour vous apprendre à mieux soigner le matériel qui vous est confié par la Confédération ! »

Notre carabinier essaya bien de se défendre comme il put, mais sur un « Rompez, bougre ... » qui ne permettait pas de réponse, il rentra dans le rang.

Le suivant, qui était un bon type, s'appelait Paillard-Périraz, et était caporal-trompette. Le major, en le voyant, fronça les sourcils et lui dit :

« Comment vous appelez-vous, vous ? »

« Paillard-Périraz Abram, mon major ! »

« Ah, vous êtes un Paillard-Périraz ? »

« Oui, mon major ! »

« Connaissez-vous les Saintes écritures ? »

« Rien tant, mon major ! »

« Eh bien, sachez, trompette Paillard-Périraz, qu'il y est dit que la maison du paillard périra ! »

« Oh, pour ce qui est de ça, je m'en f..., je ne suis pas propriétaire ! »

M. Chamot.

VÉHO. — M. Dupont-Durand possède une jolie campagne près de Bossey, adossée aux rochers du Salève. Un jour qu'il ovait quelques amis à dîner, il leur vantait l'écho qu'on entend de son jardin : l'un des convives, M. Bonnet, dont la villa ne le cède en rien à celle de son ami, lui dit :

— L'écho qu'on entend chez vous est sans doute remarquable, mais venez chez moi et vous entendrez bien autre chose !

Et rendez-vous fut pris pour y dîner le dimanche suivant.

Dès le lendemain, M. Bonnet instruisit son jardiner de la farce qu'il se proposait de jouer à ses amis. Le dimanche arrive, et un peu avant l'heure du dîner, il fit cacher son « écho » dans une guérite perdue au milieu du bosquet. Pendant le vermouth, l'écho répondait avec précision et fidélité merveilleuses. Au dessert, on recommanda les expériences, qui étonnaient de plus en plus les invités de l'amphithéâtre. Après plusieurs demandes, l'un d'eux cria :

— As-tu soif ?

L'écho répond :

— Je crois bien que j'ai soif depuis le temps que je crée.

Pendant le jass. — Je te laisse, j'ai un rendez-vous à trois heures.

— Mais, mon cher, il en est quatre.

— Quatre ? alors j'ai une excuse ! nous pouvons continuer !



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE. (Suite).

Le lit est bon, le linge fleure la lessive. Une table de noyer, un lavabo, trois chaises, un divan « troussé » indienne, une glace, une grande armoire à deux portes en beau noyer ciré. Vieux meubles solides et bien entretenus. C'est tout. Et, de ce tout, s'exhalo un parfum de santé, de résine, de foin, de fleurs, un parfum de vie alpestre, très doux, très doux.

Il y a sur une des parois, une « Vue de Château-d'Oex », vieille lithographie enluminée, à la main, de ténèbres un peu crues ; et, comme pendant, une « Vue du Château d'Aigle », du même artiste et de même procédé. Les cadres, en bois uni, sont peu esthétiques. Les lithographies sont piquées. Pauline qui a des goûts artistiques très fins, ne daigne regarder pareilles images. Il y a aussi quelques photographies de parents et d'amis : des Dupertuis, des Burnier, des Amiguet, des Monod, etc. C'est familial. Peut-être cet air de famille ne plaît-il pas énormément à cette voyageuse si accoutumée à l'impersonnalité des cham-

bres d'hôtel ? C'est un peu sans gêne, et elle n'aime pas beaucoup le sans-gêne. C'est un peu bourgeois, et elle n'aime pas beaucoup le bourgeois. C'est un peu vieillot et elle n'aime que les antiquités de style. Mais baste ! elle en prend son parti. A la guerre comme à la guerre ; A la montagne, comme à la montagne. Et puis, une pensée la rassure :

— Quand j'en aurai assez, nous partirons.

C'est la suprême ressource. Le moyen qui aplani et supprime. Pauvre maman Gerbier !

* * *

L'installation dans un hôtel n'est pas gênante. La banalité même du milieu la rend aisée. On est toujours chez soi quand on est chez personne. Pas n'est besoin de se montrer aimable ou de se mettre en frais de causerie. Chacun a le droit de s'isoler à tant par jour. La domesticité est mécanique. Ces hommes en habit noir et ces filles en bonnet blanc regardent le touriste comme un accessoire désagréable ajouté, pendant la saison, au mobilier des appartements, et qui leur donne plus de tracas que de plaisir. Si ce n'était le pourboire entrevu, ils voueraient le voyageur aux dieux infernaux. Ils le font, d'ailleurs, malgré le pourboire. Ainsi pas de rapports entre lui et ces gens, pas de rapports — sauf officiels — entre lui et les maîtres, pas de rapports — sauf volontaires entre lui et ses voisins, pensionnaires aussi. Des rencontres éphémères, des saluts corrects, des attitudes distantes.

Il n'en pouvait être de même aux Sapinières. Les dames Gerbier avaient été averties, à Paris déjà, par leur médecin. Elles savaient que Marc-Antoine n'était pas un « marchand de soupe », mais un propriétaire cossu qui accueillait occasionnellement deux dames, et sans calcul de gain. Il y avait donc entre les habitants quelconques d'un Palace et ceux des Sapinières une différence énorme qui n'échappait pas à Pauline, trop femme du monde pour ne la point sentir. L'attitude de Mme Dupertuis, souhaitant la bienvenue à ses hôtes, dans sa simplicité un peu patriarcale avait, d'ailleurs, très clairement indiqué les positions de chacun.

* * *

Et Pauline résolut de faire plus ample connaissance avec tous et de régler, sur ce début sa manière d'agir. En attendant, la matinée s'écoula à établir avec Lina, qui repartait le lendemain pour Paris une longue liste d'objets à expédier, dont mademoiselle avait cru pouvoir se passer et que mademoiselle considérait, maintenant, comme indispensables.

Madame Gerbier, sur la galerie rustique, crochetait. Fille d'un notaire de Nevers, épousée pour sa grosse fortune, qui permit à son mari d'acheter une demi charge d'agent de change, elle était toujours restée la femme timide, effacée, des premières années de son mariage. Le monde l'effarouchait. Elle eût fait une excellente notaire dans sa ville natale. Elle y eût été heureuse. Mais la vie, qui nous mène et nous promène, sans nous consulter, en avait décidé autrement. Elle transplanta Mme Gerbier, mais ne parvint pas à en faire une Parisienne. Sa fille, parfois, avec une désinvolture irrespectueuse, s'écriait :

— Oh ! maman, que tu es donc provincie !

Et Mme Gerbier ne s'en offusqua pas. Qui sait, même, si cette observation ne lui était point agréable ? De ses jeunes années, elle avait conservé l'habitude des travaux à l'aiguille et au crochet. Les ventes de charité profitait de cette inoffensive manie. Et, comme Mme Gerbier était très habile et travaillait même en voyage, même à l'hôtel, dans sa chambre, dans le hall, dans le par, au tennis, partout, elle était pour les institutions philanthropiques et les bazaars mondains, une « collaboratrice distinguée ». Aussitôt débarquée aux Sapinières, elle avait préparé son petit bagage de bonne ouvrerie. Et maintenant, confortablement assise sur un fauteuil, elle tricote en laine rose, une mignonne brassière.

— Maman, tout est prêt, Lina partira demain matin, sera à Paris après-demain, expédiera le tout samedi, par grande vitesse et nous recevrons lundi.

— Très bien, Tu n'as rien oublié ?

— Je ne crois pas.

— On a besoin de tant de choses, quand on séjourne...

Phrase malheureuse, qui fait dresser la tête à Pauline.

— Oh ! maman, nous ne resterons pas ici une année...

Madame Gerbier se tait, ne désirant point faire lever un lièvre, qu'une parole imprudente a éventé, et dont la chasse pourrait être peu profitable à son propre désir de tranquillité.

Pauline, d'ailleurs, n'insiste pas. Elle s'est accoudée sur la balustrade et regarde le paysage.

Sur la droite, l'horizon est caché par la forêt, mais, à gauche, le pâturage s'étend au loin et descend doucement vers la plaine, formant un premier

plan d'une agréable uniformité. Le ciel est un peu nuageux, et, par une déchirure des nuages, un rayon de soleil tombe sur les prés : l'herbe, tout à l'heure, d'un vert un peu dur, métallique, se rallume de reflets d'émeraude. Comme fond, la ligne grandiose des Alpes valaisannes. Pauline n'est pas surprise par ce tableau. La proximité relative des montagnes ne l'impressionne plus. Elle a fait connaissance, depuis longtemps, avec ce voisinage, soit dans l'Oberland, soit en Gruyère, soit sur les bords du Léman, soit dans le Tyrol. Il n'y a de nouveau, pour elle, dans cette villégiature, que la vie dont elle va vivre, dans l'intimité d'une nature et d'un monde qu'elle ne connaît que par les magazines et les guides. Le reste importe peu.

(A suivre).

G. Héritier.

ROYAL BIOGRAPH. — Vu les nombreuses demandes qui sont parvenues, demandant un spectacle avec Harold Lloyd, la Direction de l'établissement de la place Centrale, présente cette semaine cet étonnant artiste et fantaisiste dans sa meilleure création à ce jour : « La peur des femmes » (Girl Shy) qui, lors de sa présentation au Théâtre Lumen, remporta un véritable triomphe.

THEATRE LUMEN. — En même temps que Paris, la Direction du Théâtre Lumen présente cette semaine un nouveau chef-d'œuvre de l'art cinématographique français : « La Femme Nue », merveilleux film dramatique et artistique d'après la célèbre pièce de Henri Bataille, réalisée et mise à la scène par Léonce Perret, interprétée par Ivan Petrovitch, Louise Lagrange, Nita Naldi, Maurice de Canonge, André Nox.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Garçon !

Un Cordial Vaudois

à base d'œufs frais et crème

Lattion Frères, Fabricants, Lausanne

Exigez partout

„Un Berger“

Apéritif anisé

Concessionnaires et fabricants pour la Suisse :
BLATTER & DUBOIS, Lausanne

HORLOGERIE-BIJOUTERIE-ORFÈVRERIE

Atelier spécial de Réparations de Montres, Pendules et Réveils en tous genres

Elie MEYLAN

Horloger diplômé, Pendulier spécialiste

Solitude 7 LAUSANNE Solitude 7

Voulez-vous de bonnes GRAINES potagères, fourragères ou de fleurs ?

Adressez-vous à la maison

Michel GLOOR, Grainier

Av. de Beaulieu 5, vers place la Chauderon, Lausanne

Examen de la vue

et conseils gratuits

Emile TREUTHARDT, Opticien-Specialiste
Rue de Bourg, 28, Lausanne Tél. 45.49

Se rend dans toutes les localités du canton.

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,

un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. Pouillot, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.